Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 10 (1962)

Artikel: Jean-Jacques Rousseau et Rodolphe Töpffer
Autor: Busino-Maschietto, Manuela
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-727841

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET RODOLPHE TÖPFFER

par Manuela BUSINO-MASCHIETTO

PREMIER trait commun qui vient à l'esprit devant les noms des deux citoyens genevois : le goût qu'ils avaient l'un et l'autre pour le voyage à pied. Commençons donc par là.

Il est incontestable que soit Jean-Jacques, soit Rodolphe ont aimé, employé, décrit ce moyen de locomotion, ses avantages et son charme. Mais entre le jeune Rousseau qui s'enfuit de Genève et traverse la Savoie, et le jeune Töpffer qui au même âge part au printemps vers la Savoie, but d'une « campagne de peinture » avec son père Adam-Wolfgang, Pierre-Louis De la Rive et d'autres peintres, il y a une différence qui ne fera qu'augmenter au cours des années.

Rousseau, en effet, est un «promeneur solitaire», tandis que notre maître de pensionnat voyage toujours au milieu d'une troupe bruyante de « touristicules » auxquels il apprend à chérir les beautés de la terre natale.

La *nature*, considérée non plus comme le décor conventionnel des actions humaines, mais comme projection d'un état d'âme, tel est, on le sait, le sentiment nouveau qui à travers Rousseau gagnera le domaine esthétique.

Or, si Töpffer avait suivi la même « poétique », les récits de ses voyages en zigzag nous décriraient bien souvent une nature monstrueuse, pleine de dangers, de surfaces d'eau aux aguets, d'abîmes prêts à engloutir ses protégés. Car c'est dans un tel état d'esprit que M. Töpffer voyageait : l'expérience terminée, l'aventure, revécue au coin de la cheminée, perdait son aspect redoutable pour prendre dans la mémoire celui d'une insouciante balade en plein air.

De plus, l'opération de la mémoire ne s'effectue pas de manière identique chez Rousseau et chez Töpffer : pour l'un l'ancienne promenade prend le nom de *rêverie*, pour l'autre c'est une *flânerie*.

A plusieurs reprises, Töpffer se rendit aux Charmettes. Ni le souvenir de Jean-Jacques ni la retraite champêtre ne laissèrent de traces dans le récit du voyage

où se situa la première rencontre de 1829, dans le premier *Pèlerinage à la Grande-Chartreuse*. Mais un nouveau voyage, quatre ans plus tard, inspira au pèlerin une page qui mérite de retenir l'attention.

« On ne passe guère à Chambéry sans aller faire un pèlerinage aux Charmettes; après déjeuner, nous en prenons le chemin. Ce chemin est un sentier solitaire qui court obliquement sur le penchant d'un coteau qu'ombragent d'antiques châtaigniers, et quelques fermes éparses, où l'on entend de loin mugir les vaches et les agneaux bêler, sont les seules habitations qu'on rencontre dans ce canton retiré. Après qu'on a suivi ce sentier pendant une demi-heure, on voit sur la droite une maisonnette délabrée... c'est la demeure de Rousseau, la retraite où s'écoulèrent les plus heureuses années de sa vie. Lui-même a décrit cette retraite avec toute l'exactitude de la reconnaissance, mais aussi avec toute la mélancolie du souvenir et des regrets.

» C'est une chose intéressante que de visiter la demeure des grands hommes, et toutefois ces sortes de pèlerinages sont le plus souvent une occasion de déceptions et de mécomptes, tant il faut de choses pour satisfaire à l'attente de l'imagination et aux exigences de l'enthousiasme ! Mais pour celui qui s'est figuré les Charmettes comme un rustique manoir tirant tout son charme des simples et touchants attraits de la nature qui l'entoure et tout son lustre du souvenir de l'homme qui l'habita, il n'a point à décompter, et nulle part mieux que sous les ombrages il ne rencontrera l'ombre de Rousseau. Tout y est en accord avec cette simplicité champêtre, avec cette heureuse vie des champs que lui-même a tant aimée et qu'il a su faire aimer aux autres. Toutefois, si le château de Ferney, avec ses terrasses, ses vastes allées, ses bassins de marbre, ses riches tentures, ses portraits de reines et de princes, rappelle à merveille le vieillard philosophe, épicurien, courtisan et gentilhomme, la masure des Charmettes, si solitaire, si agreste, si retirée, rappelle Rousseau, célèbre déjà et persécuté, qui rebroussait avec un si sincère amour vers l'obscurité tranquille de ses premiers ans, plutôt qu'elle ne reporte aux temps mêmes où, jeune et inconnu, l'enfant de

Fig. 1. R. Töpffer: Les vers de Héraut de Séchelles. Dessin à la plume. 1842/44. M.A.H.

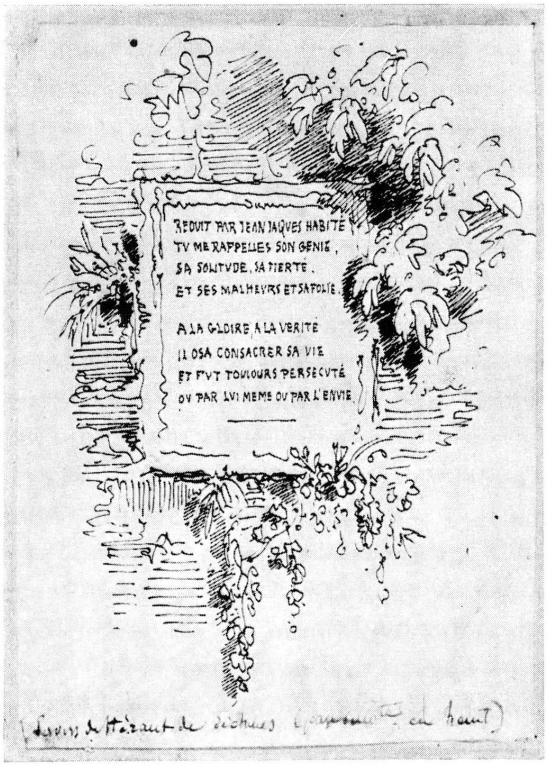

Fig. 2. R. Töpffer: Rousseau aux Charmettes. Dessin à la plume. 1842/44. M.A.H.

Genève y coulait en paix d'oisives journées. »[1] Et le soir même Töpffer écrivait à sa femme: « (...) j'ai visité les Charmettes, séjour délicieux, où nous irons ensemble, j'espère ! »[2]

On sait comment voyageaient les élèves du pensionnat Töpffer: en caravane, à pied et libres, chacun pouvant suivre son penchant naturel, que ce soit la « minéralogie fine », les beaux-arts ou la botanique. On connaît la méthode pédagogique de Töpffer qui l'a exposée dans une plaisante histoire en images, où le sérieux du

[1] *Voyage à la Grande-Chartreuse, 1833.* Autographié par l'auteur à Genève chez J. Freydig. Troisième journée.

[2] Lettre du 20 juin 1833 de Chambéry. B.P.U. Ms. Suppl. 1640.

contenu et des idées n'est aucunement compromis par la légèreté du ton: Monsieur Crèpin confiera ses onze enfants à l'Institut Bonnefoi « où la méthode est de faire comme on peut et pour le mieux ». Sans aucun doute Töpffer connaissait l'*Emile*; car il est difficile de penser que sans cette lecture la pédagogie de notre directeur de pensionnat aurait été ce qu'elle fut, compte tenu des transformations que le bon sens fait subir au génie, la pratique à la théorie.

D'ailleurs, Töpffer lui-même nous autorise à affirmer que Rousseau occupe dans sa formation une place prédominante.

Le 21 décembre 1840, Sainte-Beuve écrivait à Rodolphe Töpffer: « Monsieur, je crois que la petite édition préméditée ne tardera plus longtemps à se faire. Je sais que M. Dubochet en a causé l'autre hier avec M. Charpentier, et celui-ci parait decidé à publier au moins un volume d'abord.[3] Je veux avoir une notice toute prête pour cette édition, et je l'insererai, dans tous les cas, à *La Revue des Deux Mondes*, vers le moment de la publication.[4]

» C'est pour cette notice, Monsieur, que je viens vous demander de vouloir bien être un peu mon collaborateur. Je desirerais savoir avec quelque précision où, quand vous êtes né? vos prénoms? quelle fut la première direction de votre éducation, de vos goûts? si quelque circonstance singulière vous décida à écrire? quels furent vos premiers Essais? quels écrivains français ou autres eurent sur vous le plus d'influence? si vous avez voyagé autre part qu'en Suisse?... »[5]

Fig. 3. R. Töpffer: Mr. Crèpin visite l'Institution Bonnefoi. *Histoire de M. Crèpin*. Dessin à la plume. 1837. M.A.H.

Le 29 décembre de la même année, Töpffer répondait à Sainte-Beuve. Après lui avoir fourni des détails sur sa vie, il écrivait: « (...) Vous me questionnez au sujet de mes lectures. Ce sont les premières et les plus anciennes qui projettent leur influence le plus avant dans la

[3] Il s'agit de l'édition des *Nouvelles genevoises*, publiée à Paris, en 1841, par Charpentier, avec la préface de Xavier de Maistre.

[4] La notice de Sainte-Beuve parut dans *La Revue des Deux Mondes*, t. XXV, le 1er janvier 1841.

[5] B.P.U. Ms. Suppl. 1646. Cet article contient de longues citations dont je m'excuse, mais outre qu'on ne peut pas renvoyer le lecteur à des manuscrits inédits, il m'a semblé bien faire de saisir cette occasion pour les publier.

vie. Je n'ai pas lu beaucoup d'auteurs, mais j'ai beaucoup lu les mêmes auteurs. Durant le collège, Florian!... Télémaque et Virgile, ont été mes délices, et je crois que ce sont ces écrivains qui m'ont enseigné l'amour des paysages et le charme simple des scènes douces; à la même époque je feuillettais avec non moins d'assiduité l'œuvre d'Hogart, et les expressions de crime et de vertu que ce moraliste-peintre a si énergiquement burinées sur les visages de ses personnages me causaient cet attrait mêlé de trouble qu'un enfant préfère à tout... C'est Hogart qui m'a initié à me plaire dans l'observation des hommes, et aussi à me passionner plus tard pour Shakespeare, pour Richardson, et les grands moralistes-poètes de l'école anglaise. Je m'épris aussi d'Atala mais pour lui être infidèle à jamais dès que j'eus connu Paul et Virginie.

Fig. 4. R. Töpffer: Jules et le dictionnaire de Bayle. Dessin à la plume. 1843/45. B.P.U.

» C'est là ce que j'avais lu librement, c'est à dire activement, lorsque je commençais à ouvrir les livres épars dans l'atelier de mon père; c'était Brantôme, Montaigne et surtout Rabelais, tous auteurs que je lisais sans les entendre, mais parfaitement captivé par les couleurs du style, et par cette naïveté que Fénelon osait bien regretter (...). Je fis aussi connaissance avec Bayle, dont j'aimais les citations, et ce dictionnaire où Jules trouve l'histoire d'Héloïse, c'est celui de Bayle.

» Mais parmi les livres de mon père celui qui a eu sur moi, *comme homme*, la plus grande influence, c'est Rousseau. De seize à vingt ans, je n'ai guère lu autre chose, ni vécu avec quelqu'un d'autre. La crise a passé et ne se rénouvellera plus. Toutefois je me suis toujours surpris à m'étonner dès lors qu'on régardât comme dangereuse pour un jeune homme une passion pour Rousseau; car outre qu'une passion comme celle-là tient lieu des autres, la lecture de ses écrits n'a eu d'autres effets sur moi que de prêter son appui à ce que j'avais de principes religieux et de sentiments honnêtes. »[6]

Töpffer écrivait ces lignes à l'âge de quarante et un ans. Le paragraphe concernant Rousseau mérite une analyse détaillée. Les deux mots qu'il souligne sont à prendre, à mon avis, dans leur sens premier. Dans cette lettre, Töpffer avoue

[6] B.P.U. Ms. Suppl. 1641.

donc l'influence que Rousseau exerça sur ses idées, ses principes moraux, et sur son idéal de citoyen, pourrait-on dire.

M. Maurice Masson, dans son ouvrage sur *La Religion de J.-J. Rousseau*, a bien montré comment s'opère la « réconciliation entre la foi traditionnelle et les principes rousseauistes », à Genève et en France, à la fin du XVIIIe siècle et le début du XIXe siècle. Nous pouvons donc ajouter aux témoignages cités par M. Masson ce Rousseau comme « appui des principes religieux » du jeune Töpffer.[7]

Cette crise rousseauiste, « qui est passée et ne se rénouvellera plus », semble assumer aux yeux du Töpffer de quarante et un ans une signification double et contrastée. D'une part on y sent la condamnation qu'un esprit mûri par l'expérience porte à cette passion juvénile trop exclusive, mais d'autre part on y perçoit un mouvement de reconnaissance et de fidélité à la féconde impulsion que l'œuvre de Rousseau sut donner au premier romantisme.

Comme je l'ai déjà indiqué dans une précédente étude sur le dessinateur genevois [8], Rodolphe se rend à Paris en 1819, à l'âge de vingt ans, ayant pour tout bagage cette connaissance vivante de Rousseau. Il écrit dans son journal, le 25 mars 1820: « Pascalis vient le soir et nous passons une charmante soirée; je sors à neuf heures avec lui pour nous aller promener par le plus beau clair de lune. Momens délicieux. Nous parlons de Rousseau, il y a accord parfait entre nous deux sur les ouvrages, que nous savons par cœur. Projet de visiter ensemble les Charmettes et avant cela Montmorency, Ermenonville. » [9]

Sur ce substrat, plus sentimental qu'intellectuel, agit l'ambiance de Paris où bourgeonnent tant de nouvelles idées. L'œuvre de Mme de Staël, *De l'Allemagne*, publiée depuis dix ans déjà, est en train de porter ses fruits: elle secoue les Français du joug de la raison en leur révélant l'essor qu'a pris la poésie allemande sous l'impulsion du sentiment triomphant.

Rien de plus naturel que Rodolphe Töpffer le suive, obéisse à ses lois et admire ses champions. Il applaudit Talma, interprète de Shakespeare, et devine dans le Géricault du *Radeau de la Méduse* le nouveau génie pictural.

Mais Töpffer déteste les étiquettes, les écoles littéraires, et leurs théories bâties après coup et, déjà en 1826, il écrit dans une lettre aux rédacteurs du *Journal de Genève*: « Veuillez, Messieurs, consigner dans votre estimable journal les plaintes d'un père de famille qui se débat en vain depuis plusieurs années contre deux tyrans mystérieux, l'antique et le classique; j'ai beau les fuir, toujours ils m'atteignent, et quand je me crois près de leur échapper, un troisième tyran, le romantisme,

[7] Masson P.-M., *La Religion de J.-J. Rousseau*, Paris, Hachette, 1916, t. III: Rousseau et la Restauration religieuse, pp. 169 et sq.

[8] *Catalogue raisonné des œuvres originales de Rodolphe Töpffer dans les collections privées genevoises*, dans *Genava*, n.s., t. IX, 1961, p. 126.

[9] B.P.U. Ms. Suppl. 1651.

ménace également ma tranquillité. Je n'en puis plus. »[10]

Il y a là la critique de ces doctrines absolues, expliquées dans des ouvrages tel le *Racine et Shak(e)speare* de Stendhal, paru en 1823 et 1825, doctrines qui empêchent notre Töpffer d'aimer Shakespeare tout en goûtant les beautés de Racine.

Pour en terminer avec la lettre à Sainte-Beuve, je noterai encore la préférence que Töpffer donne à Paul et Virginie sur Atala. A Chateaubriand il préfère le disciple de Rousseau; c'est là une sympathie naturelle: à la passion tourmentée qui bouleverse le cœur d'Atala, il préfère le doux sentiment qui unit les créatures de Bernardin de Saint-Pierre.

Fig. 5. R. Töpffer: Rive de Meillerie. Dessin au crayon. *Voyage autour du Lac, 1841.* M.A.H.

Une sympathie du même ordre dicte ses choix littéraires et le pousse à préférer parmi les héroïnes de roman Clarisse à Julie. Deux textes inédits le montrent clairement. Il s'agit du manuscrit d'un de ses premiers cours académiques, intitulé *Du roman moderne. Historique du roman jusqu'à nos jours*, daté: 1829, et d'un brouillon sans titre, sans date, mais qui d'après l'écriture me semble être plus tardif que le précédent d'au moins dix ans et dont le style, dans l'attaque surtout, me paraît être celui que Töpffer employait pour les articles de journal. Voilà donc ces deux textes dans l'ordre chronologique que je leur attribue.

« En Angleterre Richardson » avait prouvé « que l'on peut attacher puissamment par l'exposition et le developpement des affections, qui, chaque jour, remuent le cœur de l'homme. (...) Il montre dans *Clarisse* l'innocence et la vertu aux prises avec le vice, près de succomber sous la plus infame séduction revetue des tendres formes de l'amour et de la sensibilité. S'il voulut épargner à ses lecteurs la chûte morale de son infortunée héroïne, il la leur fit voir du moins sur le bord du précipice, et imprima à leur âme dans le brutal triomphe du corrupteur, les angoisses déchirantes de l'inconsolable et pourtant vertueuse victime, une puissante leçon dont

[10] Lettre aux rédacteurs, dans *Journal de Genève* du 7 décembre 1826.

il ne détruisit point l'effet par le repentir et le retour à la vertu du coupable Lovelace.

» Rousseau chercha aussi dans notre cœur les moyens de le remuer, mais il pénétra plus avant encore que Richardson. (...) Les deux romanciers puisèrent à la même source des effets bien différens. Rousseau peignant ses héros d'après lui-même en fit des personnages hors de nature, agités d'une fièvre constante, auxquels sa brulante imagination prêta ce langage délirant qui nous entraîne, cette ardeur de sensibilité source de tant de beautés sublimes. Ces beautés admirables rachétent-elles ce qu'il y a d'immoral dans le plan de l'ouvrage? Voulant montrer que la créature vertueuse ne cesse pas de l'être après sa chûte, il nous fit voir Julie amante tendre et trop facile, puis Julie coupable arrivant à l'apogée de la vertu: il nous la peignit trop aimable avant sa foiblesse et trop au dessus de l'humanité dans l'efficacité de son repentir. C'était offrir aux passions une perspective trop dangereuse, et sous ce rapport il faut avouer que Richardson a bien mieux conçu le roman en restant dans la nature et en marchant avec une morale moins enthousiaste, mais bien plus sûre: Julie est une séduction, et Clarisse une leçon. »[11]

Ce contraste s'accentue encore plus dans le deuxième texte: « Lisez-vous, avez-vous lu Clarisse? Qui donc sur le continent lit Clarisse aujourd'hui? Quelques lettrés, je m'imagine, tenus d'avoir lu, quelques bonnes mamans de notre Suisse française, quelques demoiselles de Rolle, ou de Morges... Et cependant Clarisse demeure le drame le plus vaste et le plus complet qui ait été conçu et accompli par un écrivain; et cependant ce livre arrachait à Diderot des cris d'enthousiaste admiration; et cependant Claire, le baron d'Etanges, Julie elle-même, témoignent de cette jouissance du génie de Richardson subjugant le génie fougueux de Jean-Jacques, et y imprimant les visibles traces de son joug ! *La Nouvelle Héloïse* c'est en effet la fusion impossible de cette poétique sensualité de l'ancienne Héloïse et de cette idéale pureté, de cette sublimité morale qui font le charme et l'éclat du roman anglais. *La Nouvelle Héloïse* c'est aussi et déjà le roman réformateur, philosophique, bâtard, dont le principe est un rebelle orgueil, où un drame sans vigueur est combiné pour la démonstration d'une thèse équivoque, où les personnages vicieux sans paraître coupables, immoraux sans paraître vicieux, ne sont que des types créés par une imagination puissante mais raisonneuse et enchaînée dans les conditions d'un système. *La Nouvelle Héloïse* c'est encore et en même temps, un livre où se rencontrent, où se pressent des chefs-d'œuvre d'éloquence, de passion, de style, de vérité même, mais non pas de celle qui fait le charme, le mérite et la supériorité du roman. »[12]

A la sympathie naturelle, dont je parle plus haut, ces deux textes nous permettent d'ajouter comme autre mobile au choix töpfférien un évident souci moral.

[11] B.P.U. Ms. suppl. 1256.
[12] B.P.U. Ms. suppl. 1256.

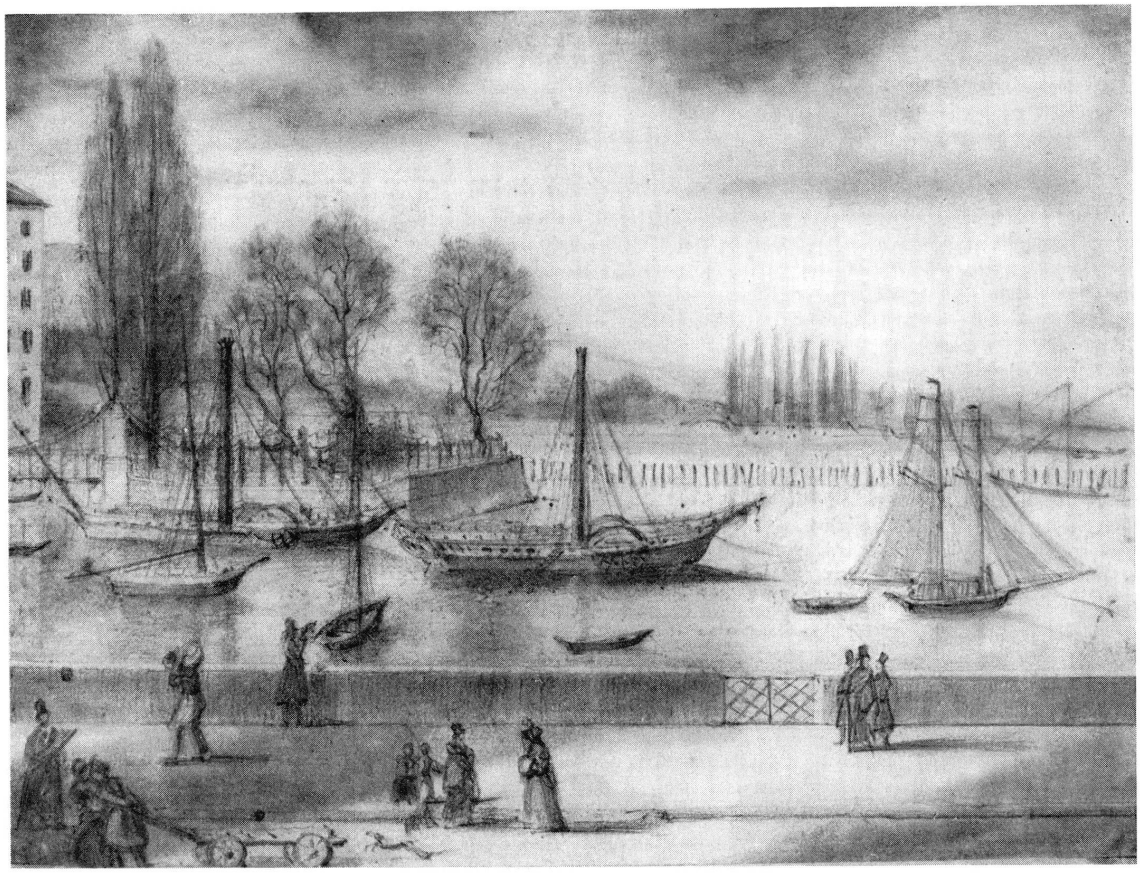

Fig. 6. J.-J. Pradier: *L'Ile des Barques*. Dessin au crayon. Après 1835. M.A.H.

L'homme Töpffer, et l'artiste aussi, n'est que trop sensible aux beautés de *La Nouvelle Héloïse*, mais le professeur, qui a comme première tâche de former des hommes, doit montrer aux jeunes gens qui l'écoutent les ravages d'une passion non maîtrisée.

Cette attitude double, l'homme et sa sensibilité d'un côté, le professeur et son devoir de l'autre, me rappelle celle du Rousseau écrivant la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* où l'on voit l'homme prendre le plus grand plaisir aux représentations de Molière et de Racine et le citoyen lutter contre l'introduction de ces spectacles dans sa cité.

Dans un passage célèbre de cette lettre sur les spectacles, où Rousseau décrit une fête populaire dans le quartier de Saint-Gervais, il y a des accents qui plurent particulièrement à Töpffer; ils trouvèrent un écho dans les pages qu'il dédia aux festivités qui se déroulèrent à Genève le mardi 24 février 1835, jour de l'inauguration de la statue de Jean-Jacques par Pradier, à l'*Ile des Barques*, comme on disait alors. Dans la description de la fête on retrouve la volonté de montrer la bonté

naturelle du peuple, la « naïveté » de l'homme, et un éloge ému des mœurs saines et viriles des habitants de la « prisca republica ».[13]

Rodolphe Töpffer croit donc à la bonté naturelle de l'homme et, en suivant Jean-Jacques, il pose la nécessité du retour à la nature. Non seulement il croit à la nécessité d'un retour à la « naïveté » primordiale, mais il le réalise graphiquement. Comme je l'ai déjà dit [14], l'originalité dans l'œuvre töpfférienne se situe là où l'artiste a réussi à recréer « le langage primitif de l'art ». Par un moyen conventionnel – c'est ainsi qu'il définit le trait – Töpffer crée dans la plus grande partie de ses histoires en images un monde « immédiatement et complètement » compréhensible à tous, aux enfants comme aux « âmes simples ».

Je crois ne pas me tromper en considérant cette transposition d'une intuition du domaine des idées à celui des formes comme l'influence la plus déterminante de J.-J. Rousseau sur Rodolphe Töpffer.

[13] *Février 1835.* Cinquième opuscule des *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois.* Genève chez les principaux libraires. Imprimerie P.-A. Bonnant, 1835.

[14] *Genava,* art. cité, p. 134.